

# *Les vrais « fascistes » de notre temps*

## **Le Corbusier et les architectes urbanistes**

Nous sommes tous antifascistes aujourd'hui. Tous nous combattons la bête immonde dont le ventre est encore fécond et le retour des heures les plus sombres de notre histoire. Aussi chacun se souvient de chaque escarmouche, de chaque péripétie de ce combat sans cesse renaissant contre un ennemi d'autant plus dangereux que toujours plus fantômatique, insidieux ; revenant sous des masques toujours plus trompeurs pour infiltrer et dévoyer l'innocent peuple de gauche. Heureusement nous avons des *vigilants* pour nous tenir en éveil ; pour scruter, débusquer, dénoncer sans relâche toute velléité de « confusionnisme » et s'instituer nos commissaires de conscience. Qu'ils en soient loués.

Le polytechnicien Jean Peyrelevade, ex-directeur de cabinet à Matignon, ex-patron d'Etat (Suez, Crédit lyonnais), aujourd'hui membre du « Siècle », le club des éminences politiques, économiques, médiatiques, fait partie de ces esprits perçants à même de déceler les obscurantistes et réactionnaires, sous leurs déguisements les plus perfides ; il ne nous a pas ratés dans une tribune des *Echos*, le quotidien progressiste des affaires.<sup>1</sup>

« Grenoble, en effet, a ses luddites, libertaires ou anarchistes, qui tiennent contre l'idée de progrès un discours extrême : pour eux, toutes ces inventions sont au service du capitalisme, qui entend contrôler, conditionner les cerveaux humains par des puces électroniques. J'exagère ? Alors citons leur prose visible sur leur site Internet Pièces et main d'œuvre : "*Le fait majeur du dernier siècle, ce n'est pas tel événement, si atroce et spectaculaire soit-il, c'est l'avènement du techno-totalitarisme. L'islamo-fascisme sera vaincu comme d'autres pathologies politiques avant lui. Les drones, les implants électroniques, les caméras, la biométrie, les réseaux, les systèmes de pilotage des individus et des sociétés, eux, se développent de plus belle*" et donc "*c'est ce techno-totalitarisme, ce fascisme de notre temps que nous combattons*". Donc, disent-ils, il faut fermer Clinatéc. »

Nous le disons, en effet, et nous l'avons dit. C'était le 12 janvier 2015, en introduction à un reportage sur les transhumanistes<sup>2</sup>, juste après les massacres contre les juifs et contre la liberté de blasphème ; et en référence à Ellul et Charbonneau, deux fondateurs de la critique des technologies que *Charlie Hebdo* avait fait connaître dans les années 70. « *C'est qu'ils avaient anticipé quelque chose de pire que les totalitarismes politiques : l'homme-machine incarcéré dans un monde-machine rendu possible par l'emballage technologique.* »

Cet homme-machine dans sa machine à habiter dans sa ville-machine (une boîte dans une boîte), il en est violemment question à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Le Corbusier (1887-1965), qui, plus que tout autre, s'est fait le concepteur propagandiste du techno-totalitarisme en urbanisme et en architecture. Ce devait pourtant être un bel anniversaire, avec une exposition au Centre Pompidou, « Les Mesures de l'homme », où il n'aurait été question que de « génie », de « modernité », de « vision » - la Fondation Le Corbusier et les commissaires de l'exposition y avaient veillé - mais la machine à écrire s'est dérégulée. Le traitement de texte s'est emballé, et trois livres ont jailli de ce dysfonctionnement : *Un Corbusier* de François Chaslin (Seuil), *Le Corbusier, un fascisme français*, de Xavier de Jarcy (Albin Michel) et *Le Corbusier. Une froide vision du monde*, de Marc Perelman (Michalon). Ah, vous savez, le risque-zéro n'existe pas. Inventez l'imprimerie avant l'intelligence artificielle et les robots écrivains, vous aurez des accidents critiques, c'est-à-dire un scandale.

---

<sup>1</sup> cf. *Les Echos*, 18/03/15, et sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com), rubrique « Service compris »

<sup>2</sup> *Trois jours chez les transhumanistes*, sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com) (Pièce détachée n°68)

C'est le dessinateur Benoît Peeters, le Peeters de Peeters & Schuiten (*la Fièvre d'Urbicande*) qui résume dans *Libération* : « Le Corbusier plus facho que fada. Cinquante ans après la mort de l'architecte, deux ouvrages (NdA. En fait trois) évoquent son compagnonnage avec le fascisme. Les spécialistes le savaient, même s'ils tentaient parfois de le minimiser : la guerre de Le Corbusier n'avait pas été exemplaire. (...) L'Esprit nouveau qu'il promeut n'est pas loin de l'Ordre nouveau. Le Dr Pierre Winter, leader du Parti fasciste révolutionnaire, l'avocat Philippe Lamour, rédacteur en chef de la revue *Plans*, et l'ingénieur François de Pierrefeu, passionné d'occultisme, sont ses amis les plus proches. Tous appartiennent à la frange la plus dure de la droite française, celle qui descend dans les rues le 6 février 1934. Un jour qui, selon Le Corbusier, marque « *le réveil de la propreté* ». (...) »

Les communistes sont aussi de l'émeute, ce jour-là, contre « la république des voleurs ». Et les spécialistes savent bien qu'on ne peut pas tout dire « aux gens », ils ne pourraient pas comprendre.

Benoît Peeters : « Classement, hiérarchie, dignité sont pour lui les valeurs suprêmes. Inspirées par les vues aériennes, les perspectives qu'il trace réduisent les hommes à des silhouettes interchangeables. Champion de l'ordre, il affirme que "*l'animal humain est comme l'abeille, un constructeur de cellules géométriques*". La standardisation qu'il prône a d'abord une valeur morale, que vient souligner l'emploi systématique du blanc : "*On fait propre chez soi. Puis on fait propre en soi*" (...) »

Propre, en ordre, disent les Suisses - et Charles-Edouard Jeanneret (*alias* Le Corbusier), qui ne fait pas la différence entre les *insectes sociaux* (abeilles, fourmis, termites), et les *animaux politiques* (les hommes). Chez les premiers, la ruche, la fourmilière et la termitière constituent un tout. Une machine dont chaque insecte n'est qu'une pièce. Chez les seconds, et jusqu'à l'incarcération de l'homme-machine dans le monde-machine, de *l'homme augmenté* dans la *smart city* dans la *smart planet* (IBM), chacun reste un individu et participe de manière libre, erratique, à cet ensemble toujours défectueux et heureusement imparfait qu'on nomme société.

Benoît Peeters : « Le Corbusier cache d'autant moins son mépris de la démocratie parlementaire qu'elle ne donne aucune suite à ses projets. Et c'est donc aux régimes autoritaires qu'il propose ses services : eux seuls pourraient agir à l'échelle qu'il souhaite. Mais Staline ne veut pas de lui à Moscou. Et Mussolini ne répond pas à ses appels. L'architecte, pourtant, ne ménage pas ses éloges : "*Le spectacle offert actuellement par l'Italie, l'état de ses capacités spirituelles, annonce l'aube imminente de l'esprit moderne.*"

Le pire est à venir. La débâcle de juin 1940 apparaît à Le Corbusier comme "*la miraculeuse victoire française. Si nous avons vaincu par les armes, la pourriture triomphait, plus rien de propre n'aurait jamais plus pu prétendre à vivre*", écrit-il à sa mère. Quelques semaines plus tard, il se réjouit du grand "*nettoyage*" qui se prépare : "*l'argent, les Juifs (en partie responsables), la franc-maçonnerie, tout subira la loi juste. Ces forteresses honteuses seront démantelées. Elles dominaient tout.*" Le ton de certaines lettres est plus nauséabond encore : "*Nous sommes entre les mains d'un vainqueur et son attitude pourrait être écrasante. Si le marché est sincère, Hitler peut couronner sa vie par une œuvre grandiose : l'aménagement de l'Europe.*" (...) »

En effet, imagine-t-on toutes ces commandes et marchés publics ? De quoi rendre fous les Castro, Nouvel, Portzamparc - Ciriani – l'un des coupables de la Villeneuve de Grenoble. Hitler, hélas, a perdu et Le Corbusier était en avance sur son temps. Il fallut des décennies aux Monnet, Schuman, Delors pour « édifier la construction européenne », sous protectorat et aux normes américaines. Et plus encore pour « aménager l'Europe », suivant le rêve du Führer et de son architecte, Albert Speer. Un rêve dont Kraftwerk, le groupe électronique de Düsseldorf, a créé la bande sonore. Des

*Autobahn* et le *Trans-Europ Express* transportant *The Man-machine* et *The Robots*, d'un bout à l'autre d'un *Computer World* baigné de *Radio-activity*.

Benoît Peeters : « Le Corbusier rejoint Vichy dès la fin de l'an 40. Bientôt nommé conseiller pour l'urbanisme auprès du gouvernement, il dispose d'un bureau à l'hôtel Carlton et commence à écrire *l'Urbanisme de la Révolution nationale*. Le 27 mars 1941, il rencontre Pétain, "celui qui a les pleins pouvoirs pour mettre en œuvre le domaine bâti de la France". Les publications se multiplient : *Sur les quatre routes*, *Destin de Paris*, *la Maison des hommes* et *la Charte d'Athènes*. Malgré les nombreuses relations que Le Corbusier compte à Vichy, les choses ne tardent pas à s'enliser. En juin 1942, son plan d'urbanisme pour Alger est rejeté. Début juillet, il fait ses adieux "au cher merdeux Vichy". Rentré à Paris, il devient conseiller technique à la fondation du docteur Alexis Carrel, le théoricien de l'eugénisme. Il n'en démissionne que le 20 avril 1944, "l'esprit régnant là ne me convenant pas", découvre-t-il soudain. »

Encore une vision prématurée. On sait qu'à l'eugénisme de papa avec ses sélections de types supérieurs et ses éliminations d'inférieurs et de ratés a succédé un transhumanisme scientifiquement et politiquement irréprochable. Choix des semences sur catalogue, tri génétique, et déjà, améliorations transgéniques et bioniques. Nul doute que dans la *Silicon Valley*, en Californie, dans la mégalopolis des *freeways* et des *skyscrapers*, le génie de Le Corbusier aurait pu s'épanouir sans entraves. Il ne fut pas complètement méconnu cependant.

Benoît Peeters : « Après la guerre, la reconversion est instantanée : "La page tourne et il faut se décider à l'admettre !" Il n'est même pas question d'amnistie, mais d'une pure et simple amnésie. Le Corbusier toilette habilement sa biographie. Non content de gommer les traces de son long séjour à Vichy, il se fait passer pour une victime des pétainistes. Mais il restera fidèle jusqu'au bout à quelques-unes de ses amitiés les plus douteuses, et ne reviendra ni sur son taylorisme ni sur son mépris des "populations parasites" et des "habitants stériles".

Soutenu par Claudius-Petit, ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme, admiré par Malraux qui voit en lui le plus grand architecte du siècle, Le Corbusier peut enfin construire les tours et les barres qu'il dessine depuis les années 20. Le fasciste d'hier est désormais le « fada », tandis que *la Charte d'Athènes* devient la bible des urbanistes. Le mythe Le Corbusier se solidifie. Le 1<sup>er</sup> septembre 1965, quelques jours après sa noyade à Roquebrune, Malraux salue son "vieux maître" et son "vieil ami", faisant du bâtisseur de la Cité Radieuse l'une des incarnations de la France gaulliste... » (*Libération*, 18 mars 2015)

En somme, peu importe l'histoire événementielle. Sous les apparences des guerres entre les démocraties, les fascismes, les communismes, c'est bien l'histoire de longue durée, l'essor profond du techno-totalitarisme qui gagne à la fin. Ce ne sont ni Roosevelt, ni Truman, ni Churchill et Staline, qui triomphent en 1945 avec Hiroshima et le Plan Manhattan mais la cybernétique, la physique nucléaire et le capitalisme technologique. Ni Blum, ni Pétain, ni de Gaulle et Thorez, n'ont vaincu en France, mais l'« esprit industriel, mécanique et scientifique » (Le Corbusier), la foi dans le Progrès technologique que tous partagent. La déshumanisation a vaincu les hommes.

Que Le Corbusier et ses disciples, c'est-à-dire la fanatique phalange des architectes urbanistes, soient des « fascistes », des ennemis de l'humain erratique, c'est ce qu'on savait sans avoir lu la volée de livres récemment publiés par les spécialistes. Il suffisait, enfant, d'avoir vu s'élever les premières cités HLM, les « grands ensembles » comme disaient les journaux, « les clapiers » comme disaient les gens. Il suffisait d'être passé devant les tours au-dessus des autoroutes, de s'être perdu dans leurs échangeurs. D'avoir été saisi d'effroi devant la cité Mont-Mesly, à Créteil, un village de quelques dizaines de paysans du temps des Gaulois, aujourd'hui Zone Urbaine Sensible d'une dizaine de milliers de détenus. « Mon dieu !... Comment peut-on vivre là-dedans !... Entassés les uns sur les autres... sans intimité, sans commerces, sans rien que des parkings ». Les émissions

de radio traitaient de la *sarcellite*, du « mal des cités dortoirs », des « grands ensembles déshumanisés », des femmes à la maison qui prenaient des cachets et sautaient par la fenêtre. Il suffisait d'avoir vu « 40 000 voisins », un reportage de 5 colonnes à la une, en 1960, à la télévision, pour mesurer le gouffre entre la Cité Radieuse, le prototype de luxe de 337 appartements, avec terrasse, gymnase, piscine, hôtel, crèche et les milliers de cités, bâties en masse et en série, aux temps de la Reconstruction, de la crise du logement, du *baby boom*, des rapatriés d'Algérie et de l'immigration affluente. Les progressistes avaient et ont toujours réponse à tout. Il faut bien loger les gens quelque part. Ils sont mieux là que dans leurs taudis et leurs gourbis sans eau, sans air, sans toilette ni salle de bains. On ne peut pas construire une maison pour tout le monde, tout le monde n'a pas les moyens de se l'acheter et puis il faut économiser le foncier. Les gens ne sont pas si mal dans leurs cités. Ils se *réapproprient* leur environnement. Ils s'y font, ils s'y feront.

Mais le vrai motif du progressiste était idéologique. L'habitat *collectif*, c'est mieux que l'habitat *individuel*. C'est plus économique et c'est commun. Il faut partager, se réunir, s'organiser. Quasiment l'antichambre du socialisme et du communisme - le phalanstère ! Il y a « des masses », une population captive à prendre en main et à gouverner (mais on dit « servir »). Du miel pour les curailles militantes, chrétiennes, communistes, laïques. Jusqu'à ce qu'elles se lassent ou se fassent virer par « la diversité », au profit des imams, des « grands frères » et des caïds, et partent « en ville » ou « à la campagne » s'acheter un appartement ou une maison, à eux. Finalement, il y a du bon dans le *cauchemar pavillonnaire*.

La brigade des extincteurs s'est précipitée pour étouffer le feu allumé par les critiques du fasciste architecte – une quasi-redondance. Des pages de mousse verbale dans *Le Monde*, dans *Libération*, pour « revenir à l'essentiel », le génie, la vision, la modernité, etc. À titre de contre-feu, la Fondation Le Corbusier annonce un colloque sur « cet aspect » - le fascisme de Le Corbusier - en 2016. Les extincteurs chuintent qu'« on savait déjà » (c'est-à-dire qu'eux savaient, mais qu'ils ne jugeaient pas utile de faire savoir), que les critiques exagèrent beaucoup. Le plus hilarant est Paul Chemetov, un architecte urbaniste ayant beaucoup sévi dans l'ex-banlieue rouge, maquettiste de *Clarté*, le journal des étudiants communistes dans les années 60 et porteur d'une bonne grosse légion d'honneur entre autres distinctions. Son argumentaire est terrible pour la corporation. Certes Le Corbusier est « ambigu » mais « les circonstances » sont atténuantes. Le Corbusier avait des amitiés « équivoques » (fascistes), mais tout le monde était pétainiste, beaucoup antisémites et xénophobes. La plupart des architectes étaient vichystes. Auguste Perret, président de l'ordre des architectes était aussi à Vichy. Sartre et Camus ont publié sous l'Occupation, pourquoi pas Le Corbusier ? « *Les grandes réalisations ont besoin des pouvoirs publics – les travaux du même nom, aussi. Et ce n'est pas parce que Le Corbusier travailla à Moscou, espéra le faire à Rome, participa à New York au projet des Nations unies, alla au Brésil ou à Alger qu'il fut tout à la fois moscoutaire, fasciste, vichyste, ploutocrate, colonialiste ou tiers-mondiste, comme ses détracteurs le disent (...)* » (*Le Monde*. 30 avril 2015) Bref, « le grand geste architectural » n'a pas de prix, ni d'odeur. C'est vrai, le fascisme de Le Corbusier est anecdotique ; ce qui importe c'est son fonctionnalisme technocratique qu'il partageait avec tous les pouvoirs politiques auprès desquels il démarchait – ainsi son projet de Palais des Soviets, à Moscou, en 1931. Jamais construit. Qu'à cela ne tienne, c'est son élève, Oscar Niemeyer, qui a bâti le siège du Parti communiste, à Paris. Le Corbusier fasciste ? Sans doute, mais des masses au pas, qui marchent au pas et pensent au pas, il en passe dans tous les sens entre les deux guerres.

De Gaulle en 1934 : « Ce que l'ordre militaire a perdu d'attrait public et de crédit officiel, il est en train de le regagner et au décuple par des voies indirectes, ou comme on dit au billard « par la bande ». En effet, les conditions de la vie, par suite les mœurs, bientôt les lois, reportent sur le groupement l'obligation, l'autorité, la faveur qui récemment encore allait à l'individu, à ses droits, à son indépendance. Une société qui se forme en faisceaux, accepte les pleins pouvoirs, travaille en série, sur tarifs, d'après gabarits, veut des costumes, des prix, des écoles uniques, n'a plus rien de contradictoire avec les corps de troupe, la rigueur des rangs, les enseignes et l'uniforme. La

concurrence, la hâte, le resserrement, qui marquent notre époque imposent à tous cette contrainte, dont, justement, on fait les troupes. Comme le soldat soumis sans relâche aux prescriptions du règlement, nul aujourd'hui n'est maître de soi-même. Bien mieux, à voir tayloriser l'industrie, diriger l'économie, embrigader les opinions, on inclinerait à penser que le type militaire d'organisation est en train de devenir symbolique des temps nouveaux. En tout cas, la profession a perdu le tour étrange et anachronique qui l'isolait et la glaçait parmi les contemporains. On peut désormais attirer dans les rangs une jeunesse empressée, pourvu que l'on mette à la base de l'armée les caractères qui dominent la présente génération.

D'abord, c'est au goût des belles mécaniques que le service dans les troupes de métier offrira pleine satisfaction. (...) L'armée professionnelle, usine modèle avec ses mille appareils de précision et de vitesse, les uns aux autres bien engrenés et maniés par des maîtres, ne manquera pas de susciter l'intérêt des jeunes gens. Elle leur donnera, en outre, cette sorte de prestige que les machines de choix confèrent à leurs serviteurs. (...)

D'ailleurs, l'instruction des troupes, il n'est que d'y appliquer la flamme de l'esprit sportif. Qu'on mette à profit la volonté de force et d'adresse prodiguées sur tant de stades, le goût de dépasser les autres dont s'enivre la jeunesse, la renommée que l'opinion dispense aux champions, bref, l'immense dépense d'énergie et d'orgueil consentie par notre siècle en faveur de l'effort physique et de la compétition ! Par essence, rien ne prête mieux que le métier militaire à la suggestion sportive. » (*Vers l'armée de métier*)

De Gaulle déclame ici en style noble ce que Marinetti et les futuristes italiens, Apollinaire et les partisans de *L'Esprit moderne*, Maïakovski et les cubo-futuristes soviétiques ont célébré depuis le début du siècle : la guerre, la vitesse, la violence, les machines, l'électricité, les paquebots, les aéronefs, les stades, les *Métropolis*. Il enregistre sous le nom de « professionnel », un nouveau type diversement désigné comme technocrate (William Smyth, 1919), technicien, numéro (Zamiatine, 1920), ingénieur (Veblen, 1919, Lamirand, 1932), travailleur (Ernst Jünger, 1932), homme-machine, robot (Karel Capek, 1920). Un type voué à l'organisation optimale et à la mobilisation totale de la machine sociale, au service d'une conception qu'on ne peut qualifier que de technototalitaire, et qui englobe toutes ses variantes politiques. Ce n'est pas l'architecte urbaniste fonctionnaliste qui est fasciste, ni communiste, ni démocrate, mais les fascistes, les communistes, les démocrates qui rivalisent de fonctionnalisme, « *d'esprit industriel, mécanique et scientifique* ». Rien de ce que dénonce l'architecte Marc Perelman dans « *Le fascisme architectural de Le Corbusier* » (*Le Monde*, 17/18 mai 2015), n'est spécifiquement fasciste au sens politique et historique du terme. Pas plus fasciste que trotskiste. Mais fonctionnaliste et techno-totalitaire, c'est l'esprit du temps dont nous ne sommes jamais sortis. Ce n'est pas seulement Le Corbusier mais tous les progressistes, tous les partisans de *L'Esprit nouveau, moderne, scientifique*, jusqu'à aujourd'hui qui quantifient le corps et en font « *l'objet d'une réduction à un ensemble de chiffres* », le transformant « *en un instrument de mesures et de proportions plaquées, un moyen de performance dans le sport.* » Le « modulator », cet homme standard (183 centimètres ou 226 centimètres le bras levé), pour qui Le Corbusier construit ses « machines à habiter », combinées en « unités d'habitation », c'est encore un *alia* du robot et du numéro. Chemetov le dit avec la belle ingénuité des salauds – artistes, scientifiques, fonctionnaires, employés – sûrs de leur immunité « apolitique » : *ils ne font que leur boulot*.

« Le planisme se voulait une réponse tout à la fois au bolchevisme et au fascisme, mais en fin de compte flirta avec ce dernier, somme toute plus fréquentable. Le planisme pensait éviter les choix douloureux de la politique en ne s'intéressant qu'à l'organisation... par essence neutre ? L'organisation est la devise de notre temps, ce que la Shoah a eu de plus monstrueux, ce n'est pas la mort, c'est la folie de l'organisation. Ce qui a survécu, c'est la normalisation qui – sous les raisons habituelles du bien commun et de la sécurité – reproduit implicitement les goûts de la bureaucratie » (Chemetov, dans *Le Monde* 30 avril 2015).

De même, Jean-Louis Cohen « l'historien quasi-officiel du maître », raconte qu'en 1934, Le Corbusier rêve de rencontrer Mussolini pour le séduire avec une soirée diapos, mais « la thèse générale est de dire que Le Corbusier n'est pas fasciste mais opportuniste dans sa quête de commandes. (...) "*L'opportunisme est la première loi de tous les architectes. C'est le fameux 'Get the job !', lancé par l'architecte américain Henry Hobson Richardson.*" Et puis "*une posture de séduction teintée de naïveté qui lui fait intérioriser les discours des pouvoirs en place*". D'où ses séjours à Vichy, Rome, Moscou. » (*Le Monde*, 3 / 4 mai 2015)

Le style technocratique en architecture et urbanisme est le style du pouvoir au degré de concentration suprême, le style de l'Etat. Il transcende les partis en lutte pour la possession du pouvoir et de l'Etat.

« Le "Corbu" retracé dans les livres tutoie la droite, et même l'extrême droite, une kyrielle de noms qui ont finis bannis, en prison ou pire. Mais il fréquente aussi la gauche, le Parti communiste, il soutient les Républicains espagnols, est proche de l'artiste Fernand Léger, du résistant Eugène Claudius-Petit, de l'architecte catalan Josep Lluís Sert, d'André Malraux...

De l'homme à l'œuvre, il n'y a qu'un pas, franchi allègrement par Jarcy et Perelman dans leurs livres, selon lesquels l'art du "Corbu" est fasciste. La ville est une machine qui produira un homme nouveau, un ordre nouveau, fondé sur la standardisation et l'autorité. Ils rappellent qu'en 1925 le plan Voisin, que Le Corbusier inspire, invite à raser une bonne partie du cœur de Paris. "*Mais tous les architectes de l'époque rêvaient des villes rationnelles !*", rétorque Jean-Louis Cohen. Jarcy explique encore que les grands ensembles, en banlieue, sont en germe dans la Charte d'Athènes, un texte où Le Corbusier a mis sa patte en 1933, texte "*devenu la bible des urbanistes de l'après-guerre*". Ce qui indigné une fois de plus Jean-Louis Cohen : "*Le père des grands ensembles, c'est Pierre Dalloz, conseiller de Claudius-Petit au ministère de la reconstruction après la guerre, et qui était le fondateur du maquis du Vercors.*"<sup>3</sup>

En effet, c'est bien Dalloz, l'architecte stratège du criminel « *Plan Montagnards* » - la concentration à ciel ouvert des maquis sur le plateau du Vercors - et Claudius-Petit (lui-même ancien résistant démocrate-chrétien), qui ont demandé à Le Corbusier de montrer son nouvel art de transformer le mode d'habitat en service d'Etat.

En somme, tous les architectes-urbanistes et tous leurs commanditaires étatiques voulaient raser les villes, comme jamais Gengis Kahn et le baron Haussman n'auraient rêvé de le faire, pour construire à leur place de grandioses cités-machines agencées suivant les principes de Bentham et du Panopticon. Le Corbusier ou n'importe lequel de ses pareils auraient collaboré avec enthousiasme au projet Germania de Hitler et Speer, la nouvelle capitale du « *Reich de mille ans* ». Et comme leurs successeurs d'aujourd'hui, ils construiraient avec enthousiasme les *smart cities* de Chine, de Corée et d'ailleurs.

Certes, on ne peut qu'approuver ces remarques de Perelman :

« Les "*unités d'habitation de grandeur conforme*", comme les définit avec tant de poésie Le Corbusier, sont avant tout d'immenses enveloppes de béton brut, suspendues au-dessus du sol grâce à des piliers impressionnants, monumentaux, écrasants. Elles exercent une pression totale sur le corps, puisque les habitants ne doivent pas s'en évader, sauf pour circuler. (...)

Les thèses de Le Corbusier sur le corps ne correspondent en rien à un quelconque humanisme, à une libre disposition et propriété de ses mouvements et de ses gestes. Son architecture et son urbanisme sont, à l'inverse, une organisation carcérale qui crée un corps unique saisi par la technologie du bâtiment moderne, vaste "machine à habiter", une pâte malléable entre les mains de l'architecte-démiurge et fasciste. »

---

<sup>3</sup> *Le Monde*, 3/4 mai 2015

Mais « fasciste » est ici le mot repoussoir et facile pour dire oppressif, totalitaire, et si peu spécifiquement fasciste que Perelman se sent obligé d'ajouter : « J'insiste sur le caractère fasciste du corps pensé par Le Corbusier. Car le fascisme et le nazisme, comme le stakhanovisme stalinien ou le puritanisme néostalinien, repose sur une corporéité de masse assez proche. »

En somme, aussi « fasciste » que le bolchevisme, le gaullisme et le technocratisme général de l'époque. *L'ère des masses* est également celle des machines, de la pulsion de masse, morbide et nihiliste, à l'intégration dans la toute-puissance machinique et triomphante.

Perelman : « Le corps est appréhendé comme un bloc de muscles, une forme viriloïde, une armure sportive prête à s'engager dans des rapports sociaux violents. Le Corbusier reprend et intègre toutes ces caractéristiques. Dès lors, la condition même d'existence des individus est liée à la soumission de leurs corps sous le régime de la tyrannie de la cellule carcérale, elle-même encadrée dans une grosse boîte qui devait d'ailleurs se répéter sur des kilomètres.

"(...) *L'homme – le bonhomme à deux pattes, une tête et un cœur-, soit une fourmi ou une abeille asservie à la loi de se loger dans une boîte, une case, derrière une fenêtre ; vous implorez une totale liberté, une totale fantaisie, selon lesquelles chacun agirait à sa guise, entraîné par un lyrisme créatif dans des sentiers toujours nouveaux, jamais battus, individuels, divers, inattendus, impromptus, innombrablement fantaisistes. Eh bien, non, la preuve vous est donnée ici qu'un homme se tient dans une boîte qui est sa chambre ; et une fenêtre ouverte sur le dehors. C'est une loi de biologie humaine cela ; la case carrée, la chambre, c'est la propre et utile création humaine.*" (...)

La vraie puissance de l'architecture et de la ville de Le Corbusier tient à leur qualité exhibitionniste, spectaculaire, grâce à l'utilisation du matériau brut, le béton, parfois recouvert de couleurs primaires, à la perfection des lignes droites, à la mise en avant d'une immense technologie machiniste collective, à l'osmose des corps et de la machine urbaine dont ils sont les rouages. » (*Le Monde*. 17/18 mai 2015)

\*\*\*

Voici plus d'un demi-siècle qu'on a déménagé à Sarcelles nombre d'habitants de Belleville. À San Francisco, les épaves de la vague *hippie*, des salariés modestes, des petites gens, des anarchistes, protestent contre l'invasion des *techies* de la *creative class*, les technos de la *Silicon Valley*, qui les chassent à coups de hausses des loyers et des prix de l'immobilier<sup>4</sup>. Certes, on peut faire la sempiternelle critique de la *gentrification*, de l'embourgeoisement des quartiers populaires et de l'éviction multi-séculaire de leurs habitants. Le piquant de cette critique, c'est qu'elle est souvent le fait de contributeurs aux calamités qu'ils dénoncent. Pour avoir connu Montreuil enfant et travaillé au marché de la Croix-de-Chavaux avant que n'y sévissent les as de l'informatique et de la communication, les journalistes, les artistes, les squatteur-euse-s, les sociologues, avant qu'une verte virago ne vire une rouge baderne de la mairie, eh bien Montreuil était popu et n'en faisait pas tout un cinéma. C'est mauvais signe quand les babas, les bobos, les branchés et les *hackers* commencent à parasiter le voisinage. Ayant perdu sa vitalité propre, le quartier est mûr pour la *mutation* et la *réhabilitation*.

En fait, la mise en oeuvre du Plan Voisin n'a pas cessé depuis un siècle avec l'éventrement des Halles, l'érection des tours de la Défense et Maine-Montparnasse, de Beaubourg et de la BNF, et les multiples opérations dont le projet de « *Tour Triangle* » de Portzamparc et Hidalgo n'est que le dernier avatar. Certes, elles n'ont pas la cohérence ni le gigantisme du projet de Le Corbusier mais leurs destructions s'accumulent et se combinent. C'est tous les dix ans qu'il faudrait publier la mise à jour de *L'Assassinat de Paris*<sup>5</sup>, ville musée, ville morte, transformée depuis l'après-guerre en

---

<sup>4</sup> cf *Quel éléphant irréfutable dans un magasin de porcelaine ? Sur la gauche sociétale-libérale*, Pièces et main d'œuvre (Pièce détachée n°62)

<sup>5</sup> Louis Chevalier, 1977

*Parisland* à destination du tourisme de masse, en *gated community* pour la classe technobourgeoise, et en décor télévisuel pour la communication d'Etat.

Mais enfin, pour être pertinente la critique doit s'attaquer aux faits nouveaux et non pas se borner aux poncifs de la vieille critique, quelle que soit leur vérité rémanente. Le fait majeur de l'urbanisation au XXI<sup>e</sup> siècle, c'est l'absorption des trois-quarts de l'humanité dans la mégalopolis cybernétique. L'homme-machine (bionique, cyborg), « augmenté » et connecté, dans sa machine à habiter (domotique, habitat intelligent sécurisé), s'intègre à la cité-machine (*smart city*, ville intelligente), elle-même pièce et partie de la planète-machine (*smart planet*, planète intelligente). On ne peut guère mieux faire en matière d'incarcération et de contrainte même si pour les écotechnocrates à la mode Rifkin, la transformation du monde et de ses éléments en système automatisé offre la seule chance de survie à l'effondrement écologique et social<sup>6</sup>. Le maire de Nice, le jovial Estrosi se vante « d'être un peu Big Brother ».

« À Paris, la maire Anne Hidalgo a présidé en novembre le forum Smart City du Grand Paris, rassemblant des responsables de grandes villes ainsi que de nombreux industriels (Bolloré, Bouygues, Decaux, ERDF, IBM, Orange, Microsoft, Veolia). Elle a évoqué avec enthousiasme une future "ville ingénieuse qui interroge le fonctionnement des réseaux, des aménagements et des flux urbains afin d'économiser ses ressources". » (*Le Monde*, 20 décembre 2014)

Une ville pilotée par ordinateur grâce aux milliards de données ramassées par des milliards de puces RFID et d'objets connectés disséminés dans l'environnement et sur les habitants. La police de la mégalopolis à l'ère technologique. Avec les associations citoyennistes qui ne manqueront pas d'en appeler à « la vigilance » et à la CNIL, et les collectifs radicalistes qui vont évidemment « se réapproprier » la cybercité à coup de « logiciels libres », d'« *open data* », de « co-construction », de « *fablab* de quartiers ». C'est-à-dire que les idiots utiles de l'émancipation et du progrès technologiques rempliront leur habituelle fonction d'accompagnement et d'acculturation aux nouvelles conditions du système technocratique.

\*\*\*

À vrai dire, cette algarade avec Jean Peyrelevade n'était pas la première. Notre dossier s'aggrave aux yeux des vigilants qui enregistrent nos délits d'opinion et qui leur font, dans leurs conciliabules électroniques, une publicité inespérée. Oui, c'est vrai, nous avons ri, il y a deux ans déjà, des poses héroïco-comiques des techno-progressistes et de leurs appels à « la vigilance antifasciste », parfaitement compatibles avec le développement des technologies de contrôle et de contrainte, dans leurs laboratoires et leurs technopoles.<sup>7</sup> Et oui, nous avons récidivé en appelant à soutenir Snowden, Manning et Assange, les résistants au techno-totalitarisme persécutés par la NSA.<sup>8</sup> C'est logique, puisque nous avons déjà dénoncé le programme « *Total Information Awareness* », dès 2007, sur notre site et dans *Terreur et possession*, notre « enquête sur la police des populations à l'ère technologique ».<sup>9</sup> Et pour tout dire, on ne peut que rire de cette gauche histrionique qui découvre avec effroi – ou prétend découvrir – que ses communications sont épiées par la NSA et la DGSE ; et qui s'émeut – ou feint de s'émouvoir – des nouvelles lois sur l'espionnage de masse rendues inévitables par cette informatisation généralisée qu'elle a tant promue.

L'islamo-fascisme sera vaincu comme d'autres pathologies politiques avant lui. Le techno-totalitarisme, lui, les systèmes de contrôle, de surveillance et de contrainte, se développeront de plus

---

<sup>6</sup> cf. *L'Enfer Vert, un projet pavé de bonnes intentions*, Tomjo (éditions L'Echappée) ; *RFID, la police totale*, Pièces et main d'œuvre (éd. L'Echappée) ; *Troisième révolution industrielle, Jeremy le prophète de bonheur*, Mathieu Couvreur ([www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com)).

<sup>7</sup> cf. *Postures et impostures : au Grand Guignol de la Gauche (leur antifascisme et le nôtre)*, Pièces et main d'œuvre, 20 mars 2013 (Pièce détachée n°59).

<sup>8</sup> cf. *Le vrai fascisme de notre temps. Bas les pattes devant Snowden, Manning, Assange et les résistants au techno-totalitarisme*. 19 juin 2013 (Pièce détachée n°59).

<sup>9</sup> Ed. L'échappée, 2008



belle. Nombre d'observateurs se sont ébaubis depuis 15 ans de l'usage et de la maîtrise d'Internet et des « réseaux sociaux » par les personnels d'Al Qaeda et de l'Etat islamique. Imbéciles. Croyez-vous donc avoir encore affaire aux Assassins du Vieux de la Montagne, retranchés dans leur forteresse d'Alamut ? Quand *tout* se passe sur Internet, pourquoi la propagande et les communications des islamistes n'y passeraient pas ? Êtes-vous dupes de leur idéologie archaïque ? Avez-vous oublié que l'hitlérisme « german » et le fascisme « romain » passaient très bien à la radio ? Qu'ils avaient admirablement épousé la modernité technologique de leur temps ? Tandis que l'Iran construit sa bombe et son industrie nucléaire, que l'Arabie et les émirats achètent des Rafales et des « transferts de technologie », les islamo-fascistes (qui ne sont pas des « confusionnistes », eux), épousent admirablement la technologie de notre temps. Ils ne sont pas des ennemis de Google ni des *infoways*. Ils ne veulent pas retourner à la bougie ni dans une grotte en Syrie. En dépit des costumes folkloriques qu'ils arborent dans leurs *clips*, ils veulent la même chose que vous : la toute-puissance et le prestige que les technosciences procurent à leurs détenteurs. Vous devriez vous entendre. Vous vous entendrez. Et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, suivant la règle du *one best way*.

**Pièces et main d'œuvre**  
Grenoble, le 24 juin 2015